

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jueidis

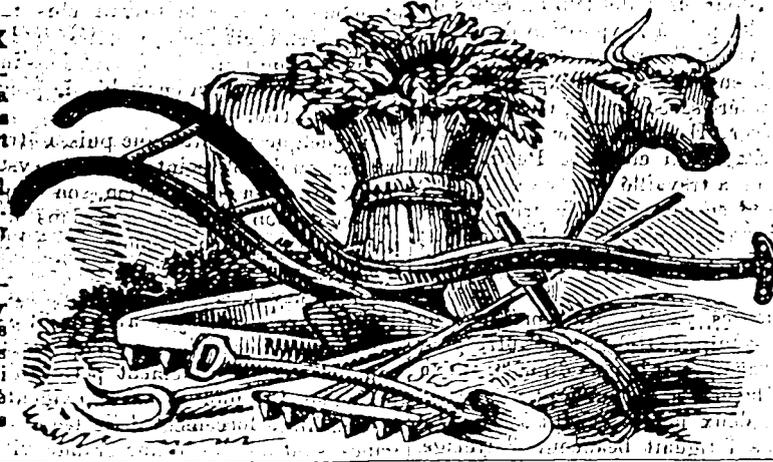
Editeur-Propriétaire

FIRMIN H. PROULX

A toutes lettres concernant l'administration de la Gazette et les demandes pour abonnement devront être adressées franco.

L'abonnement est de \$1 par an, payable d'avance. On ne s'abonne pas pour moins d'une année.

L'avis de discontinuation doit être donné par écrit à ce Bureau et les arriérés devront alors avoir été payés, sans quoi l'abonnement sera cessé, continué, malgré le refus de la Gazette.



Rédacteur

J. D. SCHMOUTH

Toutes lettres, correspondances, concernant la Rédaction, devront être directement adressées au Rédacteur.

ANNONCES

1ère insertion, 10 cts. la ligne; 2me insertion, etc. 3 cts. par ligne.

Pour les annonces à long terme, conditions libérales.

Que ceux qui désirent s'adresser aux cultivateurs annoncent dans notre Gazette agricole.

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.

Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

A V I S



MM. les abonnés en retard de solder le montant de leur souscription à la Gazette des Campagnes sont priés de se libérer dans le courant du mois. Le montant de leur souscription peut être adressé au bureau de la Gazette des Campagnes, par lettre enregistrée.

CAUSERIE AGRICOLE

LA MOISSON.

Dans notre dernier numéro, nous disions : Puisque les bras font défaut, tâchons d'utiliser ceux que l'on possède de manière à en obtenir la plus grande somme de travail possible, sans cependant exiger d'un homme plus qu'il ne peut faire; et, à cette occasion, nous avons fait connaître les avantages de la faux javelière sur la faucille.

Mais la faux javelière n'est pas le moyen le plus rapide de faire la moisson; elle est sans doute supérieure à la faucille, pour la rapidité du travail; elle fait trois fois plus d'ouvrage dans le même espace de temps et elle permet d'opérer une grande économie dans les frais de récoltes. Cependant elle n'a pas atteint la perfection sous ce rapport. Il existe actuellement une machine mue par les chevaux et qui peut faire six ou sept fois plus de besogne que la faux dans une journée.

Cette machine porte le nom de moissonneuse. Son mécanisme lui permet de couper les grains et de les disposer en javelles avec plus ou moins de régularité. L'appareil destiné

au fauchage est à peu près semblable à celui de la faucheuse mécanique. C'est une scie munie de dents représentant la forme d'un trapèze ou d'un triangle dont le sommet aurait été enlevé. Ces dents sont fixées sur une arête en acier glissant dans une rainure et animée d'un mouvement de va-et-vient très-rapide.

L'appareil javaleur est composé d'un large tablier sur lequel tombe le grain abattu; puis d'un râteau qui se meut par un mécanisme particulier ou à bras d'homme, rassemble les tiges tombées sur le tablier et les jette sur le sol. Dans les nouvelles machines ce râteau est remplacé par une main et un bras coudé fixés sur une chaîne sans fin et tournant intérieurement autour du tablier.

L'invention des moissonneuses date de longtemps. L'histoire rapporte que les anciens Gaulois se servaient de machines à moissonner, et Paladius nous donne la description de l'une de ces machines. Cependant l'antique moissonneuse gauloise a disparu, et, pendant dix-huit cents ans, on oublia le fauchage mécanique pour n'employer que la faucille et un peu la faux. Lorsque vers le commencement de ce siècle, les besoins des populations augmentèrent, le monde agricole fut forcé de cultiver plus de grains et par conséquent de chercher les moyens de faire la moisson rapidement et économiquement.

C'est alors qu'apparut la moissonneuse actuelle. L'idée partit du vieux monde; mais les premiers inventeurs faute de moyens et d'encouragement se virent forcés d'abandonner leur entreprise. De l'Europe, l'idée passa bientôt en Amérique, dont les immenses cultures de céréales demandaient un moyen quelconque de suppléer au manque d'ouvriers. Le peuple des Etats-Unis vit dans les moissonneuses un moyen infailible d'augmenter sa richesse agricole. Les fertiles plaines de l'Ouest venaient de se faire connaître au monde étonné et la civilisation faisait des progrès rapides dans ces riches contrées, qui n'attendaient que le passage de la charrue pour rendre cent pour un.

Les Américains se mirent donc à l'œuvre; de nombreux

moissonneuses sortirent de leurs ateliers; bientôt de riches capitalistes mirent leur fortune au service de cette nouvelle industrie; et, en 1855, les moissonneuses américaines remportaient médailles et prix à l'exposition universelle de Paris. Alors comme aujourd'hui les machines fabriquées aux Etats-Unis étaient les plus pratiques de toutes celles qui leur disputaient la palme.

Mais, il y a loin des moissonneuses de 1855 à celles de 1872. Celles qui gagnèrent les prix à l'exposition de Paris, méritaient bien les distinctions qu'elles reçurent: cependant, elles avaient encore de nombreux défauts: L'appareil faucheur fonctionnait d'une manière satisfaisante, mais le javelage laissait beaucoup à désirer. Il fallait donc l'améliorer, le perfectionner. C'est en effet ce qui eut lieu. Pendant les dix-sept dernières années, on a travaillé sans cesse à cette importante amélioration, tout en conservant le principe sur lequel étaient construites les autres parties de la machine; car on reconnaissait généralement l'excellence de ce principe.

Les premières moissonneuses, exigeaient la présence de deux ouvriers; l'un pour conduire l'attelage et l'autre pour faire la javelle. Ce dernier travail était le plus difficile, il exigeait une grande habileté, beaucoup de force, et une attention soutenue. Le poids de deux hommes joint à la pesanteur naturelle de la machine fatiguait beaucoup l'attelage. Il fallait faire disparaître ces défauts. On y parvint en partie par le moyen de râteau automatique, c'est-à-dire se mouvant d'eux-mêmes par un système d'engrenages particulier.

Cependant les râteaux automatiques n'enlevaient qu'une partie des difficultés. L'ouvrier javaleur était remplacé, mais le poids total n'était pas diminué, et pour le fonctionnement de ces râteaux il fallait une complication d'engrenages qui augmentaient le tirage, l'usure et les chances de ruptures. Le javelage automatique ainsi exécuté, tout en constituant un progrès réel, n'atteignait donc pas une perfection suffisante. Enfin, apparut une nouvelle moissonneuse, brevetée aux Etats-Unis en 1868.

Nous avons vu fonctionner cette machine, il y a quinze jours, à Ste. Anne de la Pocatière. Elle est construite par Walter A. Smith, de Hoosick Falls, N.-Y. Le coupage est fait par une scie très-étroite dont les dents sont finement dentées à la manière des faucilles. L'appareil javaleur est composé d'abord d'un volant qui penche les tiges sur la scie pour aider le travail de cette dernière; puis d'un bras coudé et d'une main en fer attachée à une chaîne sans fin et tournant horizontalement sur le tablier. Cet ingénieur perfectionnement résout complètement, croyons-nous, le difficile problème de javelage mécanique. Le grain coupé tombe sur le tablier, d'où la main automatique le prend et le jette sur le sol en petits tas assez régulièrement disposés.

Lors de notre visite, la machine moissonnait un champ de seigle très-clair et très-court et cependant nous avons trouvé son travail aussi bon que s'il avait été exécuté à la faucille par des ouvriers ordinaires. Ajoutons que le poids total de la moissonneuse est relativement faible et que deux petits chevaux canadiens de force commune suffisent pour la faire fonctionner sans se fatiguer beaucoup. Cette moissonneuse s'améliorera encore, nous n'en doutons pas; mais les perfectionnements ne devront porter que sur les détails, car le principe sur lequel elle repose est le plus parfait que nous ayons vu jusqu'à ce jour. Il serait donc à désirer que nos fabricants canadiens prissent les moyens de généraliser cette machine.

Ne soyons pas trop exigeants sur la perfection du travail des moissonneuses. Le manque de travailleurs se fait lour-

dement sentir à la campagne, surtout à l'époque des récoltes. Les prix de la journée deviennent de plus en plus élevés, et, malgré cela, la main-d'œuvre est si rare que bien des fois les céréales égrainent sur le champ parce que l'on n'a pu faire leur récolte à une époque plus convenable.

« Les machines à moissonner, dit M. de Guaita, nous offrent le moyen de rétablir les choses dans leur état normal, et même d'opérer le travail plus rapidement qu'autrefois tout en réalisant des économies sur le prix de revient, mais de même que toutes les innovations importantes, leur emploi demande un certain ensemble de progrès pour produire tout son effet utile.

« Quelque parfaite que puisse être une machine à moissonner, au double point de vue du système et du soin apporté au détail de sa construction, on ne peut s'attendre à la voir rendre de bons services que dans un terrain suffisamment préparé par de bons labours et où l'humidité surabondante n'oblige pas le cultivateur à former des billons (planches rondes) élevés, séparés par de profondes raies d'écoulement. Pour pouvoir employer avec profit ce genre de machines, il est donc indispensable, ou d'opérer sur des terrains dont le sous-sol est naturellement perméable, ou de les drainer au préalable. Les moissonneuses exigent en outre, comme toutes les machines forcément délicates et compliquées dont les organes sont animés d'une grande vitesse, des soins particuliers qui nécessitent une certaine intelligence de la part des conducteurs.

« Quant aux résultats économiques de leur emploi, lorsqu'elles fonctionnent dans les conditions que nous venons d'indiquer, ils sont des plus satisfaisants. A quelques légères différences près, les machines de grandes dimensions, c'est-à-dire coupant sur une largeur de 4 1/2 pieds environ, abattent dans une journée la même quantité d'ouvrage les unes que les autres. Toutes les machines de cette classe exigent deux bons chevaux..... Cependant, comme le travail de la moissonneuse doit s'exécuter à un pas un peu accéléré, il est assez d'usage, dans la pratique, de ne faire faire qu'une attelée aux chevaux, et en conséquence de porter au compte des frais de moissonnage quatre journées de chevaux au lieu de deux..... »

Les frais occasionnés par le travail d'un jour, pour les machines qui font automatiquement les javelles, peuvent s'établir à peu près comme suit :

4 chevaux à \$0.60 par jour pour chacun.....	\$2.40
1 homme à \$1.00.....	1.00
Intérêt du prix d'achat à 7 par cent sur \$140 en supposant que la machine travaille pendant 15 jours par année.....	0.66
Amortissement en 10 ans d'après les mêmes bases.....	1.32
Entretien, huile, etc.	1.00

.....

Une machine à deux chevaux pouvant, en moyenne, dans une journée de dix heures, faucher douze arpents de céréales, déduction faite des arrêts occasionnés par les petits accidents sans importance qui se produisent assez fréquemment dans le travail, l'arpent revient donc à \$0.53 ou 2 cheilins et 16 sous.

En comparant ces chiffres avec ceux obtenus du travail à la faucille et à la faux javelière nous obtenons les résultats suivants: Le faucilleur abat 2 arpents par jour, et pour le prix de sa journée il reçoit un piastre comme le conducteur de la moissonneuse. Le faucheur abat par jour 1 1/2 arpent au même prix de \$1.

Voici maintenant la comparaison pour 12 arpents :

12 arpents coupés à la moissonneuse reviennent à.....	\$6.38
" " " " faucille.....	16.00
" " " " faux javelière.....	7.00

Dans tous les cas il y a donc avantage pour la moissonneuse, sans compter que celle-ci remplace des ouvriers qu'il est souvent impossible de se procurer.

REVUE DE LA SEMAINE

Dans toutes les positions de la vie, l'Eglise et par conséquent le Pape sont les instituteurs naturels de l'homme. Ils sont des guides nés de la famille, de l'Etat et de la société en général. Seuls ils ont le droit de tracer à la politique le chemin qu'elle doit suivre et les gouvernants sont obligés de leur obéir et d'accepter leurs enseignements.

Cette position de l'Eglise et du Pape vis-à-vis des sociétés a été déterminée par Dieu lui-même. Lorsque Jésus-Christ se fit homme pour la régénération du genre humain, le monde s'en allait en décomposition ; gangrené par les monstruosités du paganisme il s'abîmait dans un gouffre d'abominations et il marchait à pas de géant vers l'aneantissement. Jésus-Christ vint sur la terre et donna à son Eglise tous les pouvoirs nécessaires pour guérir le monde et le faire rentrer dans sa voie naturelle.

Parmi ces pouvoirs le premier et le plus important est celui de l'enseignement libre et sans autre contrôle que Dieu lui-même. Les puissants de la terre reconnurent pendant longtemps ce pouvoir de l'Eglise. Satan fut vaincu et le genre humain sauvé de la catastrophe inévitable qui devait l'engloutir. Mais Satan refoulé pour quelque temps dans les profondeurs de l'abîme éternel n'abandonna pas pour cela le combat. Il lui était impossible de laisser le bien, la vérité s'étendre sans obstacles sur toutes les populations de la terre. Sans relâche, il travailla à minor l'influence de l'Eglise et de la Papauté. Doué d'une science immense, universelle, il connut bientôt que le meilleur moyen de faire entrer le mal dans le monde était d'enlever à l'Eglise son droit d'enseignement.

Alors commença entre l'Eglise de Dieu et l'esprit du mal cette guerre acharnée qui ne se terminera qu'à la fin des temps par le triomphe définitif de l'Eglise. Satan a réussi à se former un noyau d'adeptes qui inondent les populations de leurs enseignements destructifs. Ces adeptes, connus sous différents noms, obéissent tous au même mot d'ordre parti de l'enfer ; ils ont tous un même but : imposer silence à l'Eglise, lui enlever le droit d'enseigner et du même coup se l'approprier pour eux-mêmes dans le but de corrompre les peuples.

Ainsi rendre l'Eglise et le Pape muets voilà la tendance incessante de Satan et de ses fils, les impies de toutes les dénominations. Mais l'Esprit de Dieu veille sur le Chef temporel de l'Eglise, sur le Pape Infaillible, et lui a fait connaître les pièges tendus sous ses pas. Les suppôts de l'enfer veulent faire taire le Pape et lui prouvent les plus grands malheurs s'il élève la voix ; mais le Pape a toujours parlé, il parle encore et il parlera tant que les entreprises sataniques se continueront, c'est-à-dire jusqu'à la consommation des siècles.

De nos jours, les attaques contre les droits de l'Eglise sont plus fortes que jamais. Une guerre acharnée se poursuit entre la Papauté et l'impunité. Mais Pio IX est un rude joueur et les impies aimeraient fort à le voir frapper de mutisme.

" Un Pape muet, dit un écrivain catholique bien connu, qui se contentât de chanter la messe et de donner sa bénédiction, et pas autre chose, tel serait le rêve doré de certaines gens. Tout au plus lui accorderait-on de temps en temps d'écrire quelque bulle contre les gnostiques ou les manichéens morts depuis des siècles.

" Mais un pape qui parle des œuvres présentes, qui en blâme les exécuteurs, qui donne à chaque chose le nom qui lui convient ; non, on ne veut point cela. Cela s'appelle, " s'immiscer dans la politique, manquer de charité, offenser les gouvernements qui s'en vengent ensuite, exaspérer les ennemis qui deviennent pires, se préparer, en un mot, de plus grands malheurs. "

" Eh ! bien, Pio IX n'est pas un pape muet. Il parle souvent fort et clair, de la voix et de la plume, aux Romains et aux étrangers. Il a même un style si vif et si incisif que ses paroles, en même temps qu'elles consolent et fortifient, piquent et même brûlent de près et de loin.

" Les papes ont ce défaut de parler depuis les temps les plus reculés. Le premier d'entr'eux, après que le Seigneur lui eût dit : " Pais..... gouverne..... confirme tes frères " n'a plus laissé le monde en paix, et il parla haut et ferme dans les synagogues, au temple, sur les places publiques. — " Nous t'ordonnons de te taire, " — lui dirent les Excolences du Sanhédrin. Et lui, il ripostait :

" Vous m'ordonnez de me taire ; mais le Seigneur m'ordonne de parler : je dois obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. " Et il n'y eut pas moyen de faire taire ce premier pape. On l'insulta, il s'en glorifia ; on l'emprisonna, le Seigneur le délivra ; on le chasse de Rome, il y revient. Et là où il ne pouvait être avec sa personne, il y était par sa parole écrite qu'il envoyait aux églises les plus éloignées d'Asie.

" Or ses successeurs agirent absolument de la même manière. L'un eut la tête tranchée, l'autre expira sur les chevalets et dans les tortures ; celui-ci fut envoyé casser des pierres en Crimée, celui-là fut condamné à nourrir les bêtes féroces ou à fabriquer des thermes. Mais tous se sont conduits identiquement. Il vint quelques jours de paix : les souverains laissèrent respirer les bourgeois et se servirent alors des diplomates. Ce système fut aussi inutile que le premier. Jules adresse les paroles les plus justes et les plus dures à Constant, Vigile à Justinien, et dix ou douze autres papes à tous les empereurs monophysites, monothélites, iconoclastes, ces délices du genre humain.....

" Pio IX eut à parler plus souvent et plus fort ; il le fit et il le fait dans la bonne mesure. Napoléon III, la Russie, l'Autriche l'ont entendu ; aujourd'hui l'Italie et sa complice la Prusse l'entendent.

" La secte en enrage, c'est sûr, et elle cherche des raisons pour persuader au Pape de se taire. Un grand journal, il y a quelques jours à peine, apostrophait Pio IX en ces termes :

" Ne voyez-vous pas que tout va de mal en pis ? A quoi sert ce que vous avez dit et ce que vous avez écrit jusqu'à ce jour ? Plus vous parlez et plus vous envenimez les choses. Si vous n'aviez pas écrit votre fameuse lettre au cardinal secrétaire d'Etat, nous aurions usé de ménagements dans la prochaine loi des suppressions. Désormais cela nous est impossible..... Plus vous oriez, et plus la majorité de la chambre, la splendeur du trône, la dignité et l'indépendance de la nation nous imposent des devoirs rigoureux. "

" Quelles braves gens ! Rien ne les arrête ; ni les lois divines, ni les lois humaines ; ils ne se préoccupent jamais de qui a droit ou tort ; ils vont toujours en avant, autant que

Dieu les laisse aller et que le démon les porte; et ils ne sont pas contents."

C'est Dieu, ce sont la conscience, le devoir, l'honneur qui imposent au Pape l'obligation de parler. Que cette obligation lui plaise ou non, qu'elle lui attire à lui, et à tous les catholiques de nouvelles insultes et même de plus violentes persécutions, cela peut être, et, selon toute probabilité cela sera. Mais les persécutions et les insultes n'ont jamais été les moyens de faire taire les Papes.

Pie IX ne se contente pas d'élever la voix; il conseille, ordonne même à tous les catholiques de parler toutes les fois que les intérêts de la vérité le demandent, et pour engager les cœurs généreux à entreprendre cette belle œuvre, il sait, dans l'occasion, récompenser dignement les efforts des écrivains religieux.

C'est ainsi que le 15 janvier dernier, Sa Sainteté adressait à Mgr. Gaume un bref de félicitation au sujet d'un ouvrage intitulé : *Où en sommes-nous*, et que le digne prélat a publié en 1871.

Nos lecteurs connaîtront par les quelques passages suivants, quelle est la doctrine que cherche à faire prévaloir Mgr. Gaume et pour laquelle Pie IX l'a récompensé.

"..... Enchaîné pendant de longs siècles, Satan est sorti du puits de l'abîme, traînant à sa suite le Protestantisme, le Césarisme, le Rationalisme et toutes les monstrueuses erreurs ensevelies depuis longtemps dans le tombeau du paganisme gréco-romain.

" Cette époque fatale divise en deux parties, radicalement différentes, l'existence de l'Europe : le *moyen âge* et les *temps modernes*.

" On l'a désignée par le nom de *Renaissance* : un des plus grands mensonges de l'histoire.....

" L'Europe fascinée n'écoute pas plus la voix de sa mère qu'Eve n'avait écouté la voix de Dieu. Une seconde fois, le père du mensonge, le père de la Révolution, avait vaincu. Son premier auxiliaire fut l'éducation littéraire et philosophique, donnée, depuis le jour de son triomphe, aux classes élevées de l'Europe.

" A partir de cette époque, on a mis, pendant les années décisives de la vie, la jeunesse qui, par sa position sociale, fait le monde à son image, en commerce intime, journalier, obligatoire avec les poisons de Rome et d'Athènes. Sur tous les tons, on a exalté les hommes et les choses d'un temps où l'homme, maître de lui-même, ne connaissait ni le Pape ni la papauté. On l'a donné comme l'époque la plus brillante de l'humanité. En même temps, on a laissé grandir cette jeunesse dans l'ignorance et même dans le mépris des siècles formés par la papauté et dirigés par le Pape..... Victimes de cette éducation menteuse, les générations modernes, une fois entrées dans la voie, ont travaillé sans relâche, directement ou indirectement, à réaliser le type social qu'on leur avait fait admirer.

"..... L'Education des classes lettrées, cette éducation qui étiole et qui empoisonne, qui n'apprend rien, qui ne sort à rien, qui n'arme contre rien; telle est donc la cause première et toujours agissante du mal dans l'Europe moderne:

" S'obstiner à le contester, aujourd'hui surtout, serait plus qu'insensé; ce serait coupable. Est-il donc permis d'oublier que l'éducation faisant l'homme, et l'homme la société, l'Europe actuelle, dévorée par le naturalisme, est la photographie de son éducation....."

Puis Mgr. Gaume cite quelques passages de plusieurs écrivains importants, entre autres les suivants écrits par le célèbre Possevin, jésuite.

" Quelle, pensez-vous, s'écrivit-il, que soit la cause qui pré-

cipite les hommes dans le gouffre du sensualisme, de l'injustice, du blasphème, de l'impiété, de l'athéisme? C'est, n'en doutez pas, que, dès l'enfance, on leur a enseigné toutes choses, excepté la religion.

" C'est que, dans les collèges, pépinières des Etats, on leur fait lire et étudier tout, excepté les auteurs chrétiens. Si on y parle de religion, cet enseignement se mêle à l'enseignement impur du paganisme, véritable peste de l'âme.

" A quoi peut servir, je vous le demande, de verser dans un tonneau un verre de bon vin, et d'y verser en même temps des barils de vinaigre? En d'autres termes: Que signifie un peu de catéchisme par semaine, avec l'enseignement quotidien des impuretés et des impiétés païennes? Voilà pourtant ce que l'on fait d'un bout de l'Europe à l'autre."

" Ainsi, conclut Mgr. Gaume, perte de la foi et des mœurs, voilà le résultat trop général de l'éducation classique."

Dans son Bref de félicitation Sa Sainteté s'exprime ainsi: " Nous vous félicitons d'avoir, par ce travail, on ne peut plus opportun, atteint, savamment et solidement le but que vous vous étiez proposé, et surtout d'avoir entièrement arraché le masque à la peste du Gallicanisme, du Césarisme et du Libéralisme, et d'avoir démontré la suprême nécessité d'élever la jeunesse dans l'intégrité de la foi et des bonnes mœurs, et dans une sincère piété."

L'Eglise et la Papauté comptent en Canada de zélés défenseurs et Pie IX ne les oublie pas; pour lui, il n'y a pas de petit peuple. Ces jours derniers, les journaux de Montréal nous apprennent que deux de nos compatriotes venaient de recevoir du Saint Père leur diplôme de Chevaliers de l'Illustre Ordre de Pie IX pour services rendus à la cause de l'Eglise.

Les deux nouveaux Chevaliers sont MM. Alphonse Desjardins et Sévère Rivard avocats de Montréal. M. Desjardins doit l'honneur dont il vient d'être revêtu à l'éclat de sa doctrine, de ses mérites et au zèle qui l'a poussé à consacrer ses soins et ses talents à la défense des droits de la Papauté et de l'Eglise catholique; et M. Rivard, au zèle dont il a fait preuve comme organisateur et membre du Comité des zouaves. Nous joignons nos félicitations aux témoignages infiniment honorables que Notre Saint Père et le saint Evêque de Montréal viennent de leur adresser.

Les élections pour la Chambre des Communes sont à peu près terminées pour les Provinces de la Nouvelle-Ecosse, du Nouveau-Brunswick, de Québec et d'Ontario. Dans Québec, il s'est fait deux élections pendant la semaine qui vient de s'écouler; elles ont donné un libéral et un conservateur.

Les électeurs de cette dernière province ont élu 23 libéraux et 42 conservateurs formant le total de 65; ceux d'Ontario ont choisi 47 libéraux et 41 conservateurs formant le total de 88 élus; ceux du Nouveau-Brunswick ont élu 3 libéraux et 13 conservateurs, ce qui fait un total de 19 élus; ceux de la Nouvelle-Ecosse ont élu 4 libéraux et 17 conservateurs, total 21. Dans la Colombie Anglaise les journaux nous annoncent deux élections faites, elles ont donné deux conservateurs.

En somme 192 élections sont terminées dans toute la Puissance, elles ont donné 115 conservateurs et 77 libéraux.

Les saignées pratiquées sur les animaux.

Les habitants des campagnes sont souvent à tort et à travers des saignées à leurs animaux, sans se rendre en aucune façon compte des résultats qu'ils obtiendront; c'est là sans

contredit une grande faute qui peut donner lieu à des désastres. Cette opération, excellente dans certaines occasions, ne doit être pratiquée qu'avec la plus grande réserve et lorsque le besoin s'en fait sentir. Voir à ce sujet quelques préceptes que nous trouvons dans l'*Almanach des cultivateurs*, de M. Ottavi.

" Ne faites pas pratiquer de saignées de précaution aux animaux épuisés par un long travail ;

" A ceux qui sont trop jeunes ou trop vieux ;

" A ceux qui sont affaiblis par une alimentation insuffisante, quoique de bonne qualité, et qui ne sont pas dans un bon état de chair ;

" A ceux qui ont un tempérament mou et lymphatique, quoique d'ailleurs jeunes et bien nourris.

" Si vous habitez un endroit dans lequel il n'y ait que des fourrages insipides et âcres, et des pâturages humides et aqueux, et où par conséquent régner les fièvres adynamiques chez les bœufs, la morve et le farcin chez les chevaux, abstenez-vous des saignées de précaution ;

" Si quelque maladie contagieuse sévit sur les animaux de votre voisinage, ne faites pas saigner les vôtres, car les pertes de sang, en pareil cas, au lieu de les préserver de la maladie contagieuse, affaibliraient ces animaux et les rendraient, par cela même, plus sensibles à l'influence des causes morbides. Pendant une épidémie, quand sévit, par exemple, le choléra-morbus ou la fièvre pétéchiale, avez-vous jamais vu qu'un médecin capable eût recours à la saignée comme moyen préservatif ? Non, certainement non. Pourquoi traiterions-nous différemment nos animaux, qui ont une organisation semblable à la nôtre (*animalibus sola mienté prestantus*), et qui, par conséquent, doivent être sujets à des maladies semblables à celles auxquelles nous sommes exposés ?

" Les saignées de précaution peuvent prévenir des maladies et être par conséquent utiles :

" 1^o. Aux animaux qui passent sans transition, d'un régime de fatigue et de privation, au repos et à l'abondance ;

" 2^o. A ceux qui habitent des pays où les fourrages sont abondants et aromatiques, l'air bon et sec ; qui travaillent peu, sont sains, jeunes et de bon tempérament : un animal a besoin d'être saigné quand il a l'œil vif et brillant, les urines chargées, les veines apparentes et très-gonflées ;

" 3^o. A ceux qu'on soumet à l'engraissement : dans ce cas, la saignée procure un état de relâchement de la fibre qui facilite l'infiltration des tissus par la graisse ;

" 4^o. A ceux enfin qui ayant été saignés pendant plusieurs années consécutives, se sont habitués à ces évacuations sanguines.

Conférences agricoles de M. V. Chatel

Le plus grand service qu'un homme peut rendre à son pays est certainement de chercher à faciliter les forces actives dont il dispose, et que nous trouvons dans l'agriculture. M. Victor Chatel, ancien banquier, l'a tellement bien compris qu'il s'est fait conférencier agricole et, aujourd'hui, il étend ses excursions agricoles dans toutes les parties de son pays.

Voici ce que disait, il y a quelque temps ce banquier et savant agronome, dans une de ses récentes allocutions :

" J'ai voulu, en venant ici aujourd'hui, non comme professeur d'agriculture, mais avec mon bon vouloir et le désir d'apprendre à quelques-uns au moins d'entre vous ce que j'ai appris et ce que j'apprends chaque jour moi-même d'utile. Je m'adresse à tous ceux qui comprennent combien surtout aujourd'hui c'est indispensable que tous les hommes

de bien, que tous les amis de leur pays s'unissent dans nos campagnes sous le drapeau de l'agriculture, pour contribuer par tous les moyens possibles à développer ses progrès, progrès auxquels chacun de vous peut prendre part : c'est l'avenir, la prospérité, la régénération de notre pays ; c'est aussi l'avenir de nos enfants.

" Si comme on l'a dit avec raison depuis longtemps, *l'union fait la force*, soyons donc tous et toujours unis dans une même pensée : que l'amour du pays, que la pensée des services que les ruraux lui ont rendus et sont appelés à lui rendre encore, nous guident sans cesse. Travaillons avec courage, avec persévérance à nous instruire, afin d'améliorer le sol que nous cultivons, afin d'en augmenter la production et, en nous enrichissant, nous et les nôtres, de ramener avec le temps la richesse en ce pays.

" Je ne puis trop le répéter : l'agriculture doit être l'*ancrage de salut* de notre patrie qui lui devra sa prospérité et aussi sa grandeur futures, car le jour, malheureusement éloigné encore où elle redeviendra prospère, grande et forte, ce sera surtout à vos fils, braves et honnêtes cultivateurs, qu'elle le devra.

" Elevez-les donc dans l'amour du travail des champs, c'est-à-dire dans l'amour de l'agriculture et aussi du foyer et du champ paternels ; faites-leur donner une sérieuse instruction agricole et aussi horticole, car, à la campagne, le goût de l'horticulture domestique, du jardinage, est le plus utile qu'on puisse répandre et en même temps celui qui peut le plus contribuer au bien-être, au bonheur intérieur de la famille. C'est un goût qui ne se perd jamais, qui ne fait que s'accroître et qui a même la puissance d'éloigner l'ouvrier de l'oisiveté après sa journée.

" Pour vos fils, comme pour vos filles, mesdames et messieurs, qu'à côté des livres d'instruction primaire et religieuse, les livres élémentaires et pratiques d'agriculture, de jardinage, de comptabilité agricole, d'histoires morales et instructives, des connaissances utiles aux cultivateurs, prennent une large place ; que dans chaque famille on s'abonne à un journal agricole. C'est par des lectures et des études de ce genre qu'il faut les préparer à la vie rurale.

" A côté de l'instruction qui, pour le plus grand nombre se donne seulement à l'école du village, il y a l'éducation du foyer paternel, c'est-à-dire par le père et la mère, et celle-là se donne surtout par l'exemple et par les conseils.

" Efforcez-vous donc de faire de vos fils de bons, robustes, sobres, sérieux et intelligents ruraux ; et de vos filles, de bonnes et utiles ménagères ; des uns et des autres, des enfants respectueux, dévoués et affectueux.

" Loin des séductions, des dangers qu'offrent surtout les villes, les uns et les autres pourront, avec l'instruction horticole qu'ils ont précédés n'ont malheureusement pas reçue, trouver, près de vous, au milieu des champs, auxquels elle les attachera certainement, une aisance assurée, le bien-être, la fortune même, et toujours une vie libre et heureuse et toutes les joies de la famille et des vieilles amitiés... N'est-ce pas là que reviennent tôt ou tard la plupart de ceux qui ont réussi à amasser quelque fortune dans les grandes villes où tant d'autres ont échoué ?

" Cette conférence, Mesdames, c'est à vous dont le rôle, en apparence si modeste, est si important dans une exploitation rurale, que je la destine surtout.

" On a dit bien des fois qu'une bonne et intelligente ménagère est le *trésor du laboureur* et on ne s'est pas trompé. En effet, ne vous rencontre-t-on pas partout : à la cuisine, à la laiterie, à la volaillerie, à l'étable, à la porcherie, à la buanderie, à la lingerie, au jardin potager et même dans les

champs ou souvent vous prenez part à de pénibles travaux.

« Je ne me présente pas devant vous, je le répète, comme professeur d'agriculture et d'horticulture : j'y viens seulement avec mon bon vouloir et mon dévouement, cherchant à apprendre aux autres ce que j'ai appris moi-même par mes recherches, mes essais et mes expériences depuis plus de vingt-deux ans que j'habite presque constamment la campagne, et par les nombreux journaux agricoles et horticoles que je reçois et qui m'ont été d'un si grand secours. »

L'art de fabriquer le meilleur engrais

Tous les cultivateurs savent que les engrais sont la partie substantielle de la nourriture des végétaux, et si la terre en était une fois dépourvue, la végétation serait bientôt nulle. Les fumiers de ferme sont sans contredit la principale source d'engrais, et même la seule à laquelle durant des siècles on ait puisé ; la plus importante de toutes en raison des quantités considérables qu'elle fournit, en raison des nombreux éléments constitutifs que ces masses contiennent, et en raison surtout de l'état d'heureuse association chimique et physique où ces éléments se trouvent engagés. Si la culture pouvait fabriquer assez de fumier par elle-même, les autres engrais pour les terres arables n'auraient pas grande raison d'être ; mais il n'en est pas ainsi, et il ne peut pas en être ainsi. Pour que la culture fabrique assez d'engrais par elle-même, il faudrait que le cultivateur pût rendre aux sols cultivés tout ce qu'il leur a enlevé par la production de ses récoltes et par celle de ses animaux.

Or, les produits d'un domaine sont-ils restitués en totalité aux terres de ce domaine ? Non, évidemment une partie notable en est distraite pour toujours sous la forme de grains conduits aux marchés ; de viandes, d'os et de sang qui sont à la boucherie ; de lait et de beurre servant à l'alimentation étrangère ; et des laines livrées au commerce et à l'industrie. L'excédant reste sur l'exploitation ; il est converti en fumier et est censé restituer au sol.

Il existe évidemment entre ces prélèvements et les restitutions, une différence telle, que l'épuisement des terres les plus riches en serait infailliblement la conséquence si l'on n'y pourvoyait par tous les moyens que la nature a ou nous ménage et que la science a mis à notre disposition.

Deux moyens sont à notre disposition. Le premier est celui d'avoir recours aux engrais artificiels, qui sont appelés aujourd'hui à rendre de grands services à l'agriculture.

Mais ces engrais sont vendus à des prix trop élevés pour pouvoir s'en procurer en quantité suffisante et arriver ainsi à faire le complément des engrais de ferme.

Voici comment, dit un agronome, je me procure un excellent engrais, que je fabrique moi-même : « J'ai fait creuser au centre de ma cour une citerne où tout le purin de mes animaux va s'écouler ; j'y ai adapté une pompe, et j'amène auprès de ma citerne des débris de toutes sortes tels que paille, feuilles, bruyères, boues de fossés, de fossés, cendre de lessives, de la marne et même aussi de la terre, et sur chaque couche de ces matières, je fais couler le purin, et je répète souvent cet arrosage ; de cette façon j'obtiens presque sans frais un excellent engrais, supérieur aux engrais pulvérisés, quelque soit le nom qu'on leur donne.

« Tous les cultivateurs s'occupent-ils de fabriquer des engrais et d'en mettre en quantité suffisante sur leurs terres ? Je dirai assurément non, car je vois avec peine que la plupart des cultivateurs laissent perdre entièrement leur purin, qui leur est même nuisible, car il va s'écouler quelquefois dans l'abreuvoir de leurs bestiaux, ou dans les rivières. Recueillez-le donc avec grand soin, utilisez-le à la fabrication des engrais ; de cette manière la terre vous rendra avec usure les trésors que vous lui confiez. Le plus précieux des engrais remplira vos cours, de nombreux bestiaux peupleront vos étables, l'abondance renaitra partout, même au milieu des plus humbles chaumières.

L'agriculture, la paix et la liberté

L'art de l'agriculture remonte à la plus haute antiquité et on

éleva des autels, autrefois, aux hommes qui s'en étaient occupés ; c'est ainsi qu'Osiris chez les Egyptiens, Cérès et Triptolème chez les Grecs, Jannus chez les Latins et Numa chez les Romains, furent mis au rang des dieux.

L'agriculture a toujours rendu les peuples riches, forts et heureux. Mais elle ne peut vivre sans la paix et la liberté.

L'agriculture, la paix et la liberté sont trois sœurs jumelles ne pouvant être séparées.

Elles forment ensemble les trois pivots sur lesquels repose la base du bonheur des peuples.

Si l'un de ces pivots est ébranlé, la nation est en souffrance.

Si deux pivots sont atteints, la nation est en décadence.

Si les trois sont détruits, la nation est à l'angoisse.

Ces vérités sont écrites dans l'histoire ancienne et dans l'histoire moderne des peuples.

Les anciens Grecs, excepté les Lacédémoniens, faisaient leur unique occupation de l'agriculture.

Les Athéniens la regardaient comme la plus nécessaire et la plus indispensable de toutes les professions : ils en faisaient un objet spécial du gouvernement et de la politique, persuadés que la force d'un Etat ne se mesure pas au terrain, mais au nombre des citoyens et à l'utilité de leurs travaux.

Les Romains, à qui Romulus n'avait permis que deux sortes d'exercices, la guerre et l'agriculture, estimaient les biens qu'on retire du labourage au-dessus des richesses qu'on acquiert par les armes, et tous généralement, depuis les sénateurs jusqu'aux moindres plébéiens, étaient laboureurs. Ils préféraient les douceurs et le calme de la vie des champs à tout l'éclat des grandeurs et des richesses.

L'estime que les Romains avaient pour l'agriculture se conserva jusqu'à la fin de la République.

Une des causes de la décadence de l'Empire romain fut d'abord l'abandon de la culture des terres aux mains des esclaves, puis ensuite le luxe et la mollesse qui en est le malheureux cortège.

Si nous ouvrons l'histoire des nations modernes, nous voyons toujours l'affaiblissement des empires quand la paix et la liberté ont cessé d'y régner.

L'histoire de la Suède, malgré la rigide température de cette contrée, nous apprend que les mains libres des paysans ont lutté avec avantage contre l'âpreté du climat.

En Danemark, l'affranchissement des serfs a marqué autrefois le développement de l'agriculture.

La Pologne libre, dans son ancienne splendeur, était considérée comme le granit de l'Europe ; de riches troupeaux y couvraient de gras pâturages, et les Polonais nommaient l'Ukraine la terre de lait et de miel.

Mais la guerre et le démembrement de cette malheureuse nation ont détruit son antique splendeur, et la Lithuanie, que l'écrivain polonais Starovolecius appelait l'Egypte de l'Europe, a subi le même sort.

La Prusse, sous son deuxième roi, Frédéric-Guillaume II, prit un développement agricole extraordinaire : on y était en paix. Vingt-cinq millions furent dépensés aux défrichements ! Seize mille hommes furent appelés à Saltzbourg et les défrichements leur fournirent de quoi s'établir et travailler.

Que n'en a-t-on fait autant en France des terrains communaux qu'on a laissés usurper !... Mais revenons à la Prusse.

Quand Frédéric dit le Grand succéda à son père, son ambition démesurée le porta à la guerre, il dévora les économies de son prédécesseur et le sang de ses sujets pour arriver à la gloire, et l'agriculture tomba en défaillance, la nation languit.

Mais, bientôt après la mort de ce dernier, Frédéric II releva l'agriculture et, s'occupant surtout du bonheur de ses sujets, il appela trois mille cinq cents familles sur les bords de la Netze et de la Warthe, dans la Marche et la Poméranie, et rendit à ses Etats leur ancienne splendeur agricole et commerciale.

Si nous pouvions passer en revue tous les peuples du globe, nous trouverions partout les mêmes faits se reproduisant, c'est-à-dire agriculture florissante, richesse commerciale et bien-être général sous le régime de la paix et de la liberté.

Cependant nous allons voir quelques fragments de l'histoire de France.

Si nous jetons un coup d'œil sur les dernières années du règne des Carolingiens, nous y voyons la féodalité à l'apogée de sa puissance, les guerres continuelles des comtes et barons contre les rois, la liberté inconnue, l'agriculture délaissée aux mains des esclaves. L'ignorance la plus crasse avait enfanté l'erreur, l'astrologie, les divinations, les augures, la magie, les sortilèges, et pendant un siècle environ cette malheureuse patrie eut à souffrir de vingt-trois années de famines horribles, dont huit furent souillées des plus révoltantes scènes d'anthropophagie, que la plume se refuse à décrire.

Voilà, en raccourci, ce que produisit alors en France l'anéantissement de la paix, de la liberté et de l'agriculture.

Passons sous silence l'histoire contemporaine et disons pour en finir que ce n'est que chez les peuples libres que l'agriculture, les arts, le commerce, l'industrie, la science et les lettres peuvent se développer.

N'adressons donc plus de paroles sacrilèges au Dieu des combats.

Mais terminons en chantant un *Te Deum* au Dieu des nations afin qu'il protège notre belle patrie et conserve les gouvernements qui facilitent le développement de l'agriculture en mettant tout en œuvre pour la rendre progressive et prospère, en propageant par tous les moyens possibles l'enseignement agricole et en favorisant les journaux exclusivement voués à cette cause. — SUFFRIT-DAMITTE.

Protéger l'agriculture

On ne saurait trop protéger l'agriculture. Oh! cette bonne mère ne refusera pas alors de donner à tous ses enfants ses mamelles inépuisables. Mais pour cela il faut être aussi bon fils qu'elle est bonne mère, profitons des avantages multiples que nous offrent les amis dévoués de notre cause; ne perdons aucune occasion d'être reconnaissants à l'égard de ceux qui travaillent réellement à améliorer notre condition, en acceptant de bon cœur leurs sages conseils et leurs précieux enseignements, par la lecture des journaux agricoles.

C'est le sol qui manque le moins. L'agriculteur doit être fier, car il est l'instrument de Dieu, d'après l'ordre duquel les cultures, les semailles et les récoltes ont lieu. L'habitant des campagnes est donc l'instrument du Dieu créateur; aussi rien n'est si noble que la noble blouse du laboureur, car ce dernier ne relève que de Dieu, et de sa charrue. Son mérite est de nourrir la nation. Il faut donc que nos gouvernants respectent, honorent et protègent le premier des arts, qui est à la vérité le plus pénible, mais dont l'exercice comporte le plus souvent de larges compensations, surtout au point de vue de l'indépendance la plus large; il faut que tous ceux qui ont mission spéciale de favoriser l'agriculture le fassent par tous les moyens possibles: répandre l'enseignement de l'agriculture dans nos écoles et favoriser la circulation des journaux agricoles parmi les cultivateurs sont bien des moyens possibles de contribuer à cette œuvre si noble et si patriotique.

L'enseignement agricole dans les campagnes

Nous avons toujours soutenu que l'enseignement agricole répandu dans les campagnes par l'intermédiaire des instituteurs pourrait amener rapidement le progrès. N'est-il pas rationnel que l'on apprenne le métier que l'on veut exercer? Sans contredit, une des grandes erreurs de notre époque, c'est de ne pas donner à l'enseignement agricole tout le développement qu'il comporte. Nous voyons avec plaisir que plusieurs paroisses sont entrées largement dans cette voie, et cependant bien des hommes qui se disent les amis de l'agriculture veulent faire croire que la chose est impossible, et que l'on perdrait son temps en donnant aux enfants des cultivateurs quelques notions d'agriculture. Nous plaignons du fond du cœur ces contradicteurs systématiques.

D'ici à peu de temps nous espérons que les commissaires d'écoles de toutes nos paroisses introduiront, du moins, l'enseignement des éléments de l'agriculture dans leurs écoles, en adoptant le *Petit traité d'agriculture* par M. le Dr. LaRue, suivant en cela les fortes recommandations de MM. les Ins-

pecteurs d'écoles. Il nous fait plaisir d'apprendre que M. l'inspecteur Geo. Tanguay a presque rendu ce petit traité d'agriculture obligatoire dans les écoles sous sa juridiction. Les sociétés d'agriculture de tous les comtés devraient accorder des primes aux instituteurs qui introduiraient l'enseignement de l'agriculture dans leurs écoles, afin de donner à ceux-ci les moyens de donner de fortes récompenses aux élèves qui s'appliqueraient à apprendre les éléments de cet art si utile et qui leur est à tant de titre si cher.

L'enfant, tout en s'initiant aux secrets de la science agricole, complètera ses études, et, chose plus sérieuse encore, il conservera le goût du travail pénible des champs, il apprendra à respecter la profession de son père, qui sera pour lui, non plus un travail abrutissant, mais une étude raisonnée et pour ainsi dire un art.

Là est l'avenir des campagnes. Les hautes spéculations de la philanthropie et de l'économie politique ont bien souvent touché du doigt la plaie qui rongé nos campagnes, l'émigration vers les grands centres. Depuis longtemps on cherche un remède que nous ne voyons que dans la diffusion des connaissances agricoles. Faisons du laboureur un travailleur intelligent, aimant son travail parce qu'il y trouve une compensation à ses rudes labeurs, et non un esclave attaché à la glèbe. Il doublera ses produits, et pourra payer une main-d'œuvre qui aujourd'hui fait fuir la campagne et court peupler nos grandes villes de ses misères, alléché par de trompeurs espoirs.

Nous espérons qu'après cet élan donné vers l'enseignement agricole les cultivateurs auront puisé le goût des lectures; qui les concernent tout spécialement, et qu'alors les journaux agricoles publiés dans le pays pourront se maintenir d'une manière avantageuse pour eux et sans nécessiter de la part des éditeurs de tels journaux, de nombreux sacrifices. Alors on cessera de jeter à la face du cultivateur cette épithète: Que le cultivateur n'aime pas à lire, ne désire pas même s'instruire sur les choses qui lui sont les plus nécessaires.

Que le cultivateur nous fasse voir qu'il désire autant le progrès de son art que le marchand ou l'ouvrier désire celui du commerce ou de l'industrie. Que les chefs de famille donnent l'exemple à leurs enfants en souscrivant eux-mêmes aux journaux agricoles qui leur sont dévoués.

Le pain de blé-d'Inde

Un journal américain assure qu'on préfère ce pain à tout autre, une fois qu'on y est habitué; aussi l'art des préparations de la farine de blé-d'Inde, depuis celle du pain commun jusqu'à celle des pâtisseries les plus délicates, a-t-il fait en Amérique des progrès remarquables.

Le pain se fabrique avec ou sans levain; le pain sans levain se prépare de deux manières:

1^o. A une certaine quantité de farine bien passée au tamis, on ajoute deux cueillerées de sirop, deux cueillerées de café de sel, un peu de beurre ou de graisse, et on mêle bien le tout; puis on verse dessus de l'eau bouillante jusqu'à ce que la pâte soit réduite à une bouillie épaisse, que l'on fait frire à la poêle avec un peu de graisse, sur un feu clair; 2^o. autrement on pétrit 2 livres de farine de blé-d'Inde avec du lait, on ajoute trois œufs bien battus, 4 livres de beurre, autant de sirop avec un peu de sel et une petite cueillerée de carbonate de potasse, et on fait également frire à la poêle avec un peu de graisse.

Pour préparer le pain, dit M. Kettel, je prends trois parties de seigle et une de blé-d'Inde. Le soir, je mêle la moitié de la première avec de l'eau chaude et du levain, et je laisse fermenter; le lendemain matin, c'est-à-dire cinq ou six heures après, si je reconnais que la pâte est suffisamment levée, je la pétris avec le reste de la farine de seigle jusqu'à ce que j'aie obtenu la tenacité convenable; alors on mêle et on délaye à part la farine de blé-d'Inde jusqu'à ce qu'elle forme une bouillie, on sale, et on ajoute assez de farine de seigle pour en former une pâte de même tenacité que la première. Cela fait, on fait ensemble les deux pâtes de manière à les mêler intimement, pour laisser la fermentation se rétablir de nouveau et arriver au point en trois ou quatre heures, si la chaleur est modérée. Alors on divise la pâte en pains, qu'on abandonnent de nouveau à la fermentation dans un lieu suffisamment chaud. Il ne

reste plus qu'à procéder à la cuisson, pour laquelle le four doit être plus chaud que pour le pain de seigle, sans quoi il crèverait sans gonfler.

Pour mener à bien cette opération, on ferme toutes les issues du four, même le fournil, jusqu'à ce qu'on voit suinter la vapeur qui s'est dégagée à l'intérieur. Alors on ouvre pour lui donner issue; le pain se gonfle sans éclater, il prend une belle forme, et à l'intérieur il a la porosité convenable.

La farine de blé d'Inde donne au pain une couleur plus claire et une saveur particulière. Mais il est essentiel de suivre le procédé de point en point, surtout pour ce qui concerne la fermentation et la cuisson, sans quoi la pâte crèverait dans le four et ne donnerait qu'un pain lourd et indigeste.

Petite Chronique

— Il nous a été donné, dit le *Journal de Québec*, de visiter, à Spencer Grange, la magnifique serre de M. James LeMoine, notre naturaliste, et d'y admirer les fruits magnifiques qu'il y cultive. Les raisins de toutes les espèces, les pêches et les nectarines invitent l'admiration du spectateur et, disons-le, stimulent sa convoitise. Nous avons contemplé la plus belle exposition de raisins de Hambourg qu'il nous ait jamais été donné de voir dans aucune serre du pays.

— Dans les provinces orientales de la Prusse, l'émigration prend un développement toujours de plus en plus considérable, écrit-on de Berlin à la *Gazette de Cologne*, et la disette de bras dans le pays n'est pas moins grande que, dans l'intérieur des villes, le manque de logements. En vain, le gouvernement met-il en garde contre les séductions à l'aide desquelles on pousse au voyage transatlantique la population des campagnes, déjà très-portée à émigrer. En vain, des propriétaires bien avisés ont-ils recours au moyen qu'on pourrait croire le meilleur, à savoir l'amélioration du sort de leurs ouvriers. Ceux-ci ne profitent de l'augmentation des salaires que pour recueillir les sommes nécessaires au paiement de leur passage. Le seul remède serait une meilleure répartition de la propriété foncière. En beaucoup de provinces, la petite propriété est presque éteinte, et il n'est resté que des biens nobles, entourés d'autres biens nobles, chacun de plusieurs milliers d'arpents. Les conséquences de cet état de chose se font de plus en plus sentir.

— L'association française contre l'abus des boissons alcooliques vient de lancer parmi les différentes classes de la société, à 20,000 exemplaires, un nouveau volume intitulé: *Ce qu'on rapporte du cabaret*. L'opportunité de cette publication n'est-elle pas bien indiquée par la navrante statistique qui suit?

Il existe en France 400,000 cabarets et débits de boissons, où se fait une consommation de liquides s'élevant à 2 milliards et demi de francs par an. Suivant les appréciations les plus modérées, la part de la consommation des classes laborieuses aux cabarets est annuellement de 1 milliard 800 millions, soit un tiers au moins du produit agricole; un sixième environ du salaire et du produit général.

RECETTES

Composition pour boucher les crevasses survenues sur le sabot des chevaux

Jusqu'à ce jour on n'était pas parvenu à réparer les brèches et les divisions accidentelles que l'on remarque si souvent sur le sabot des chevaux. M. Defays, professeur d'une école de médecine vétérinaire, a fait connaître une composition qui obtient ce résultat. C'est un mélange de deux parties de gutta-percha et d'une partie de gomme ammoniacale. La gutta-percha est ramolie dans l'eau chaude et divisée en fragments de la grosseur d'une noisette. On mélange ensuite ces fragments avec la moitié en poids de gomme ammoniacale concassée, et l'on fait fondre le tout à feu doux, dans une capsule de fer étamée, en ayant soin de remuer la masse jusqu'à ce qu'elle soit homogène et qu'elle ait pris la couleur et l'aspect du chocolat. Lorsqu'on veut l'utiliser, on fait fondre de nouveau la composition dans le même vase qui a servi à sa préparation, et

après avoir nettoyé parfaitement la surface de la corne jusqu'à ce que celle-ci soit bien sèche et exempte de corps gras, on l'applique sur la partie, de la même manière que le vitrier applique son mastic. On facilite le travail en chauffant la lame de l'instrument dont on se sert.

Cette composition prend la consistance de la corne et permet l'implantation des clous; elle se moule facilement sur les surfaces avec lesquelles on la met en contact; elle se soude au sabot et fait corps avec lui; et enfin, elle est insoluble dans l'eau.

Remède contre la dysenterie

On prend un petit paquet d'herbe de mille feuilles (herbe à d'inde), on le fait bouillir pendant cinq minutes dans une chopine de lait, on le passe et on le boit à jeun en deux fois et à demi-heure de distance. L'indisposition disparaît radicalement.

MOULINS A COUDRE DE BANNER

Prix variant de \$5 à \$10, \$25, \$40 et \$60.

Chaque Cultivateur tant soit peu à l'aise devrait s'empresser d'acheter un des célèbres Moulins à Coudre de Banner, manufacturés par la Compagnie des Moulins à Coudre de Banner, à

SHERBROOKE, P. Q.,

à des conditions faciles, en payant une partie du prix comptant et la balance par paiements mensuels.

C'est le moulin à coudre le plus simple et le plus facile à mettre en opération. C'est aussi celui qui fait le moins de bruit de tous les moulins construits jusqu'à ce jour. Rien dans le mécanisme pour embarrasser les Dames.

Chaque famille devrait avoir le sien.

M. J. Belleau, marchand, a accepté l'agence à la Rivière-Ouelle pour la vente de ces moulins à coudre.

S'adresser par lettre à JOHN RUTHVEN, agent-voyageur-général, à la Rivière-du-Loup, comté de Temiscouata.

On peut aussi se procurer ces différents moulins à coudre, à Ste. Anne de la Pocatière, en s'adressant au Propriétaire de la *Gazette des Campagnes*.

PHARMACIE PARISIENNE.

LES MEILLEURES PRÉPARATIONS DU SIÈCLE.

— Un seul essai suffit pour les recommander. —

Préparées par le Dr. Pourtier, de la faculté de Paris

LE SOTHEIRON

Papier pulmonaire anti-asthmatique. Le plus puissant remède pour la guérison de l'Asthme, la Consomption, Bronchites, Irritations de Poitrine, Palpitation de cœur, Grippe, Coqueluche, etc.

Soulagement immédiat, cinq à six minutes suffisent.

L'OMNICURE

Remède interne et externe, anti-douleur universel, guérit les Rhumatismes, Goutte, Névralgie, Odonalgique, Scélures, Entorses, Diarrhée, Dyspepsie, Fièvres, etc.

LE PHILODONTE

Préparation hygiénique scientifiquement composée, pour purifier la bouche et conserver les gencives et les dents.

EN VENTE.

Chez tous les Pharmaciens, marchands de Médecine et à la librairie agricole de la *Gazette des Campagnes*.